



Quotidien National
T.M. : 551 987

☎ : 01 42 17 20 00
L.M. : 2 162 000

Le Monde

mercredi 05 janvier 2005

Voyage en mémoires indiennes, de Jo Béranger
et Doris Buttignol • Un documentaire poignant

Le traumatisme originel de Sally, arrachée à sa réserve et à sa culture

EN 1964, Sally Tisiga a 4 ans. Une voiture de la police canadienne se gare devant la cabane qu'elle habite avec sa mère, Minnie, dans la réserve de sa tribu, les Kaskas. D'une voix neutre, elle raconte : « *Minnie me dit d'aller avec cet homme. Je ne suis pas beaucoup plus grande que ses belles bottes brillantes, qui claquent d'un coup la portière de la voiture. Encore aujourd'hui, quand je suis la passagère, si la porte est refermée de cette même manière, je me retrouve instantanément à l'âge de 4 ans.* »

Le documentaire de Jo Béranger et Doris Buttignol, *Voyage en mémoires indiennes*, est tout entier habité par ce traumatisme originel, que partagent une bonne moitié des Indiens de la génération de Sally au Canada. En 1920, le gouvernement rend l'école obligatoire pour les Indiens, dans le dessein affiché qu'un jour « *il n'y ait plus un seul Indien au Canada qui n'ait été absorbé par le corps politique* ». Cette politique d'acculturation, vigoureusement réactivée dans les années 1960, est promue avec une bonne conscience forcenée et rappelle la politique australienne à l'égard des Aborigènes. De là, nombre de kidnappings, comme celui de Sally, et de vies brisées : enfants envoyés de force au pensionnat et dans des familles d'accueil ; déchirements indicibles.

Avec une grande force méditative, le film accompagne le voyage de Sally et de ses fils adolescents vers cette réserve d'où on l'arracha si jeune, sans la moindre explication. Paysages enneigés, allure gauche et désarmée des deux garçons dans cet environnement étranger, sourire doux et yeux embués de Sally : ces fragments d'existence suffisent à évoquer le drame collectif. Dans bien des documentaires, la mise en avant d'un seul personnage apparaît comme le moyen commode d'imposer une structure linéaire au film et de profiter des automatismes du spectateur, qui s'identifie volontiers avec le protagoniste. Or, s'il est vrai que ce film-ci est tout entier porté par Sally, c'est par nécessité, et non par calcul. Comment ne pas offrir cet espace, le film entier, à cette douleur qui la dépasse ?

Bien sûr, d'autres témoignages se succèdent, au gré des rencontres que fait Sally, devenue responsable d'une association qui milite pour les droits des Indiens. Il y a cette vieille dame qui était cuisinière dans le pensionnat où l'on avait placé son fils, et dont la voix se brise lorsqu'elle se souvient que, lorsque par hasard ils venaient à se croiser, il leur était interdit de se saluer.

Dans une séquence terrible, Sally regarde des films en super-16 avec une de ses familles d'accueil. On la voit petite, qui ouvre ses cadeaux un matin de Noël, l'air ravi. Et la sœur d'adoption de s'exclamer : « *Tu avais l'air heureux !* » ; la mère de jurer : « *Tu étais toujours si facile, tu ne pleurais jamais...* »

*Dans ce moment
de vérité intime,
d'une violence presque
insoutenable, transparait
une souffrance collective
injustement négligée*

Le sourire de Sally se fige et, pour la première fois sans doute, elle brise leurs certitudes tranquilles. Non, elle n'était pas heureuse. Et dans ce moment de vérité intime, d'une violence presque insoutenable, transparait une souffrance collective injustement négligée, celle d'un peuple qu'on a voulu déposséder de son identité et qu'on a laissé, exsangue, sur le bord de la route.

Avisant une clocharde assise sur un trottoir, Sally explique, en voix off : « *Elle me dit qu'elle aussi a été une petite fille, parmi tant d'autres, enlevée et placée dans quinze familles différentes. Elle me dit qu'elle ne retournera pas dans sa réserve. Cette rue est sa maison.* »

Florence Colombani

Documentaire franco-allemand.
(1 h 36.)